

SAINT BERNARD VIVANT

AVANT-PROPOS

Etant donné la teneur de nos travaux en cours, on pourrait à juste titre s'étonner de voir s'y ajouter les propos de la présente étude, à première vue de perspective chrétienne, et en conclure qu'il s'agirait là de sujets indépendants. Pourtant, malgré la diversité apparente de ces derniers, ils s'intègrent tous dans un même ensemble, vaste à vrai dire, dont l'unité n'apparaîtra que progressivement, car tout ne peut être dit à la fois et sans préalables. Il ne s'agit donc pas ici, on l'aura compris, de se cantonner dans la seule sphère du Christianisme, au sens où on l'entend habituellement, car les principes envisagés, étant d'ordre universel, se trouvent nécessairement impliqués dans les différentes formes traditionnelles dont on pourra constater ainsi, une fois de plus, l'identité de fond et la parfaite orthodoxie vis-à-vis de leur source commune et primordiale. Cette étude entend réaliser une sorte de synthèse de certaines données doctrinales connues mais dispersées et, par la même occasion, dégager des éléments d'ordre symbolique, toujours susceptibles d'une interprétation métaphysique et d'une transposition dans le domaine initiatique ; ces éléments, restés en grande partie inexploités, apparaîtront de ce fait comme relative-

ment nouveaux.

En relation avec les fonctions de la Hiérarchie suprême définies dans son *Roi du Monde*, René Guénon souligne à plusieurs reprises l'importance de la grande figure traditionnelle qui s'est manifestée au XII^{ème} siècle, pour l'Occident, sous le nom de Bernard, devenu saint Bernard. Il fut amené même à faire paraître en 1929, sous forme de "tiré à part", l'opuscule intitulé *Saint Bernard* qui, à l'origine, n'était qu'un chapitre de *La Vie et les Œuvres de Quelques grands Saints*, ouvrage en deux volumes publié dès 1926¹. A ce propos, il confiait à son

1. Librairie de France, Paris, imprimé en juin 1926. Les deux volumes de 285 pages chacun retracent la vie de trente saints ou saintes. Saint Bernard y apparaît au centre du tome 1 dans un texte s'étendant, comme aujourd'hui, sur seize pages. Dans la première version d'*Autorité spirituelle et Pouvoir temporel* de 1929, dans une note du chapitre 7 où il renvoie à son étude sur saint Bernard, figurait encore la mention de ce livre collectif; elle fut retirée des éditions suivantes lorsque la brochure parut. *L'Avant-Propos* du recueil précise que l'attribution à chacun des collaborateurs du sujet qu'il a traité dépend soit d'un travail antérieur, soit d'« une intime prédilection » envers le saint choisi.

LA VIE & LES ŒUVRES DE QUELQUES GRANDS SAINTS



TABLE DES MATIÈRES DU TOME I.

AVANT-PROPOS, par Gabriel Mourey	5
SAINT PAUL, par Emile Baumann	9
SAINT AUGUSTIN, par Louis Bertrand	33
SAINT MARTIN, par René Dumesnil	51
SAINTE GENEVIÈVE, par André Pératé	67
SAINT RÉMI, par Henri Moysset	81
SAINT BENOÎT, par René Schneider	99
SAINT BRUNO, par Mario Meunier	115
SAINT BERNARD, par René Guénon	135
SAINT DOMINIQUE, par Georges Bernanos	151
SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, par Gabriel Mourey	169
SAINTE CLAIRE, par R. Havad de la Montagne	189
SAINT LOUIS, par Xavier de Magallon	205
SAINT BONAVENTURE, par Etienne Gilson	221
SAINT THOMAS D'AQUIN, par Jacques Maritain	237
SAINTE ANGELE DE FOLIGNO, par Paul Bourdin	267

TABLE DES MATIÈRES DU TOME II.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE, par Vallery-Radot	5
SAINT VINCENT FERRIER, par René Johannet	19
SAINTE JEANNE D'ARC, par Stanislas Fumet	39
SAINT IGNACE, par Gaëtan Bernoville	67
SAINT FRANÇOIS XAVIER, par André Bellessort	87
SAINTE TÉRÈSE D'AVILA, par Jean Soulairol	109
SAINT JEAN DE LA CROIX, par Maurice Brillant	127
SAINT FRANÇOIS DE SALES, par Henry Bordeaux	149
SAINTE JEANNE CHANTAL, par Isabelle Rivière	169
SAINT VINCENT DE PAUL, par René Benjamin	185
SAINTE ROSE DE LIMA, par Marcelle Mourey	203
SAINTE MARGUERITE-MARIE, par Henri Ghéon	223
SAINT BENOIT-JOSEPH LABRE, par Charles Grolleau	237
SAINT JEAN-BAPTISTE VIANNEY, par André Thérive	255
SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS, par André George	271

Puisque vous me parlez de St Bern
nard, vous ne savez sans doute pas
que j'ai moi-même écrit quelque
chose sur celui-ci ; on me l'avait
demandé pour un recueil de vies
de saints, et cela a été édité ensuite
en un brochure séparée, dont j'
joins un exemplaire à cette lettre.
Étant donné le cadre qui était sur
posé pour ce travail, il ne m'était
guère possible de faire autre chose
qu'un sorte de résumé historique ;
j'ai réussi cependant à y introduire
quelques allusions qui, pour ceux
qui les comprennent, peuvent donner
une idée du véritable caractère du
personnage. En effet, ce caractère,
pour moi, est bien initiatique et
non pas simplement mystique.

correspondant A.K. Coomaraswamy² : « Puisque vous me parlez de St Bernard, vous ne savez sans doute pas que j'ai moi-même écrit quelque chose sur celui-ci ; on me l'avait demandé pour un recueil de vies de saints, et cela a été édité ensuite en une brochure séparée [...] Etant donné le cadre qui était imposé pour ce travail, il ne m'était guère possible de faire autre chose qu'une sorte de résumé historique ; *j'ai réussi cependant à y introduire quelques allusions*³ qui, pour ceux qui les comprennent, peuvent donner une idée du véritable caractère du personnage. En effet, ce caractère, pour moi, est bien initiatique et non pas simplement mystique ». Au-delà de l'intérêt purement documentaire d'une telle biographie, où l'auteur fait apprécier au passage son art achevé du résumé, ce sont les allusions dont il est question, parfois très indirectes et le plus souvent très discrètes, qui lui confèrent une portée sans doute insoupçonnée.

Seul texte de René Guénon consacré à un cas spirituel précis prenant dès lors valeur de modèle⁴, on peut dire que *Saint Bernard*, dans sa présentation définitivement indépendante de 1929, se singularise et devient proprement exemplaire. Il clôt un cycle d'écrits abordant directement les rapports entre le sacerdoce et la royauté. Ce cycle de quatre ouvrages qui font tous mention du saint⁵ s'achevait pourtant, chronologiquement, par l'exposé doctrinal, paru la même année, d'*Autorité spirituelle et Pouvoir temporel* qui envisage lui aussi les relations, au sommet de la hiérarchie, entre la Papauté et l'Empire. Mais c'est à la brève hagiographie de l'homme de Dieu qu'échut finalement le rôle édifiant de sceller l'ensemble de la première partie de l'œuvre guénonienne, celle rédigée au cours de la période de résidence occidentale de

2. Lettre du 5 novembre 1936 ; voir page ci-contre.

3. C'est nous qui soulignons.

4. On peut sans difficulté reconnaître à cet ultime "modèle" authentique pour l'Occident, qu'on a appelé « le dernier des Pères de l'Eglise », une fonction de "sceau", avec toutes les prérogatives que cela suppose, et dont nous traiterons une autre fois.

5. *L'Esotérisme de Dante* (1925), *Le Roi du Monde* (1927), *Autorité spirituelle et Pouvoir temporel* (1929) et *Saint Bernard* (1929). *La Crise du Monde moderne* de 1927, quant à elle, ne concerne pas directement les mêmes sujets bien qu'il y soit encore question du sort de l'Occident. Il s'agit d'un ouvrage dit "de commande" qui répondait à une demande expresse de Gonzague Truc (Cf. « Souvenirs et perspectives sur René Guénon », *E.T.*, 1951, pp. 336-337).

l'auteur, avant que celui-ci ne s'embarque pour l'Orient en un voyage sans retour⁶. Elle contient les éléments fondamentaux permettant de répondre, d'un point de vue sacré, à la question : « qui est (ou qu'est-ce que) saint Bernard ? », et sa qualité en quelque sorte “testamentaire” semble suggérer l'indication d'une relation obligée entre l'“ordre” qu'incarne, sous tous les rapports, le grand abbé, et les conditions liées à l'établissement d'un Occident traditionnel.

6. Il quitte la France le 5 mars 1930.

- I -

UNE MANIFESTATION PROVIDENTIELLE DE L'AUTORITÉ SUPRÊME

Avant toute investigation, il n'est sûrement pas inutile de récapituler les données générales sur le sujet et ses corollaires que l'on peut recueillir dans les trois livres que nous évoquions plus haut, à savoir *L'Esotérisme de Dante*, *Le Roi du Monde* et *Autorité spirituelle et Pouvoir temporel*¹. Rappelons d'emblée que pour René Guénon, en ce qui concerne spécifiquement l'Occident, « même au moyen âge, le pouvoir suprême (selon les apparences extérieures tout au moins) y était divisé entre la Papauté et l'Empire². Une telle séparation peut être considérée comme la marque d'une organisation incomplète par en haut, si l'on peut s'exprimer ainsi, puisqu'on n'y voit pas apparaître le principe commun dont procèdent et dépendent les deux pouvoirs ; le véritable pouvoir suprême devait donc se trouver ailleurs »³. Sur ce sujet, il ajoutait : « la "Paix" est un des attributs fondamentaux du "Roi du Monde" dont l'Empereur reflète un des aspects ; un second aspect a sa correspondance dans le Pape, mais il en est un troisième, principe des deux autres, qui n'a pas de représentation visible dans cette organisation de la "Chrétienté" »⁴.

Cependant l'œuvre tout entière de Dante, qu'il considère, à certains égards, « comme le testament du moyen âge finissant »⁵, témoigne de l'existence d'une voie initiatique occidentale chrétienne régulière et

1. C'est de cette manière qu'avait procédé Elie Lemoine dans son article « *De laude sancti Bernardi* » (dont le titre s'inspire du *De Laude Novae Militiae*) commémorant le neuvième centenaire de la naissance de saint Bernard (*E.T.*, avril-septembre 1990, n^{os} 508-509, pp. 58-65).

2. « Dans l'ancienne Rome, par contre, l'*Imperator* était en même temps *Pontifex Maximus*. – La théorie musulmane du Khalifat unit aussi les deux pouvoirs, au moins dans une certaine mesure, ainsi que la conception extrême-orientale du *Wang* (voir *La Grande Triade*, ch. XVII) » (Note de l'auteur).

3. *Le Roi du Monde*, chap. 2.

4. *Autorité spirituelle et Pouvoir temporel*, note du chap. 8.

5. *Ibid.*, chap. 8.

complète. Or, dans *La Divine Comédie*, Dante assigne le rôle éminent à celui qu'il « prend comme guide, pour la fin de son voyage céleste, saint Bernard, qui établit la règle de l'Ordre du Temple ; et il semble avoir voulu indiquer ainsi que c'était seulement par le moyen de celui-ci qu'était rendu possible, dans les conditions propres à son époque, l'accès au suprême degré de la hiérarchie spirituelle »⁶.

A l'appui de cette vérité, il signale tout d'abord que l'Ordre du Temple « constituait comme un lien entre l'Orient et l'Occident, et que, en Occident même, il était, par son double caractère religieux et guerrier, une sorte de trait d'union entre le spirituel et le temporel, si même ce double caractère ne doit être interprété comme le signe d'une relation plus directe avec la source commune des deux pouvoirs »⁷ ; puis il renvoie alors en note à son étude sur saint Bernard et précise « que les deux caractères du moine et du chevalier se trouvaient réunis en saint Bernard, auteur de la règle de l'Ordre du Temple, qualifié par lui de “milice de Dieu”, et par-là s'explique le rôle, qu'il eut à jouer constamment, de conciliateur et d'arbitre entre le pouvoir religieux et le pouvoir politique. »

Enfin, il affirme qu'« on pourrait aussi établir une comparaison entre les rôles respectifs des trois guides de Dante, Virgile, Béatrice et saint Bernard, et ceux du pouvoir temporel, de l'autorité spirituelle et de leur principe commun ; en ce qui concerne saint Bernard, ceci est à rapprocher de ce que nous indiquions précédemment »⁸.

Tous ces passages ainsi réunis laissent clairement apparaître que c'est dans la personne même de saint Bernard – et par suite dans la constitution de l'Ordre du Temple – que s'est révélé

6. *L'Esotérisme de Dante*, chap. 2.

7. *Autorité spirituelle et Pouvoir temporel*, chap. 7.

8. *Ibid.*, note du chap. 8.

le principe suprême des deux pouvoirs au moyen âge ; aussi doit-on prendre au sens fort et premier l'affirmation qu'il ait pu « devenir en quelque sorte le centre de l'Europe et de la Chrétienté »⁹. Parler « d'une organisation incomplète par en haut », ou dire que ce troisième pouvoir « n'a pas de représentation visible dans cette organisation de la "Chrétienté" », consiste en fait à constater un manque "institutionnel", mais n'empêche nullement d'en reconnaître une manifestation "non-officielle"¹⁰. Dans le cas de saint Bernard, devant qui « tous, y compris les plus hauts dignitaires civils et ecclésiastiques, s'inclinèrent toujours spontanément »¹¹, on assiste à un accomplissement assez visible d'une telle intervention pour qu'on puisse l'identifier indubitablement et dans toute son ampleur. Quelle meilleure preuve en fournir que les propos qu'il adresse à son ancien disciple, cet autre Bernard qu'il désigne même comme son « fils Bernard »¹², devenu Pape sous le nom d'Eugène III ? En effet, en dehors de l'optique que nous soulignons, on ne voit pas ce qui justifierait le ton et la nature de ces remarques, lesquelles trahiraient à la fois inconvenance et suffisance de sa part, mais surtout contrediraient l'humilité naturelle qu'implique sa sainteté¹³ ; qu'on en juge par ces quelques extraits qui, malgré les nuances apportées par leur contexte, gardent leur impact : « Que dire si tu as été élevé au siège épiscopal ? Et si tu étais emporté sur les ailes des vents, tu ne serais pas soustrait à mon affection. L'amour ignore le souverain, il reconnaît le fils sous les insignes de ta charge »¹⁴.

Déjà, auparavant, s'adressant pour la première fois, en le vouvoyant, au nouvel Elu qui avait omis de le prévenir personnellement de son accession au siège apostolique, il regrette : « j'espérais en effet des

9. *Saint Bernard*, p. 8.

10. On pourrait dire que, dans son cas, l'"officieux" a tutoyé l'"officiel", formule qui peut s'entendre en un double sens si l'on tient compte de ce qui est dit plus loin concernant ses rapports avec les autorités.

11. *Saint Bernard*, p. 8.

12. Lettre 238 au Pape Eugène III.

13. On doutera d'autant moins de l'importance que revêtait la vertu d'humilité pour saint Bernard qu'il en a traité spécialement dans son *De Gradibus Humilitatis et Superbiae*.

14. *De Consideratione*, Dédicace.

Quid enim si cathedram ascendisti? Nec si ambules super pennas ventorum, subduceris affectui. Amor dominum nescit, agnoscit filium et in infulis.

Exspectabam enim litteras vestras, et præveniri a vobis in benedictionibus dulcedinis. Exspectabam virum fidelem, qui veniret a latere tuo, qui diceret cuncta per ordinem ; quid, quomodo, vel qualiter actum esset. Exspectabam si quis forte de filiis meis reverteretur, qui leniret dolorem patris, qui diceret : *Joseph filius tuus vivit ; et ipse dominatur in tota terra Ægypti.*

Quænam tibi major videtur et dignitas et potestas, dimittendi peccata, an prædia dividendi ? Sed non est comparatio. Habent hæc infima et terrena iudices suos, reges et principes terræ. Quid fines alienos invaditis ? Quid falcem vestram in alienam messem extenditis ? Non quia indigni vos, sed quia indignum vobis talibus insistere, quippe potioribus occupatis.

15. Lettre 238.

16. Cf. *Genèse*, 45, 26, où l'on trouve cette citation sous la forme *in omni terra Ægypti*. Le sous-entendu contenu dans cette citation biblique, qui établit les rapports profonds unissant les fonctions respectives du Saint et du Souverain Pontife, devra être traité plus tard.

17. *De Consideratione*, Livre 1, 6.

18. *Saint Bernard*, p. 8.

19. A ce sujet, cf. René Guénon, « L'être et le milieu », *La Grande Triade*, chap. 13.

lettres de vous, et d'être prévenu par vous dans des bénédictions de douceur »¹⁵. Puis il rompt brusquement cette marque de déférence et de distance en continuant : « J'espérais un homme fidèle, qui serait venu d'auprès de toi, qui m'aurait rapporté intégralement, en bon ordre, pourquoi, comment, de quelle manière cela s'est passé. J'espérais que, si d'aventure l'un de mes fils revenait, il adoucirait la douleur d'un père, et qu'il dirait : "Ton fils Joseph est encore vivant, et c'est lui qui règne sur toute la terre d'Égypte" »¹⁶.

Enfin, comme juge et arbitre des fonctions, on retiendra encore de lui ce passage : « Ne te semble-t-il donc pas qu'il soit meilleur, en dignité et en puissance, de remettre les péchés plutôt que de répartir des domaines ? Mais c'est sans comparaison ! Ces domaines terrestres et de ce bas-monde ont leurs propres juges : les rois et les princes de ce monde. Pourquoi empiétez-vous sur le territoire d'autrui ? Pourquoi étendez-vous votre faux vers la récolte d'autrui ? Ce n'est pas que vous en soyez indigne, mais parce qu'il est indigne de vos qualités de vous en occuper, car vous [devez] être accaparé par les choses supérieures »¹⁷.

Pour être vraiment complet, aux deux citations de Guénon concernant, dans l'ordre, l'inclination naturelle de ses contemporains devant saint Bernard et la position centrale de celui-ci, il faut ajouter maintenant la remarque suivante qui assure chez l'auteur le passage d'une idée à l'autre : « et nous ne savons si cela est plus à la louange du saint ou à celle de l'époque où il vécut »¹⁸. Les lois d'"affinités" qui régissent l'être et le milieu exigent que l'on ne sépare pas l'un de l'autre¹⁹. Les influences spirituelles dont saint Bernard et son environnement furent les

supports eurent des correspondances ailleurs, avec parfois de telles similitudes qu'on ne peut en conclure qu'à un archétype commun dont les règles s'appliquent universellement : saint Bernard, par les conditions historiques et géographiques dont bénéficia sa mission, en fut et en demeure idéalement une réalisation effective, autrement dit une expression vivante.

En ce qui concerne le XII^{ème} siècle, on observe un peu partout qu'il fut une période cruciale de rénovations spirituelles et d'adaptations traditionnelles qui se prolongea et connut certains aboutissements au siècle suivant. Le souffle régénérateur de l'Esprit universel se répandit alors sur la majeure partie du globe ; et d'un bout à l'autre du monde connu en furent perceptibles des signes dont on peut relever quelques-uns des plus marquants. C'est vers la fin du XII^{ème} siècle que le Bouddhisme *zen* arrive au Japon. La Chine, quant à elle, voit mourir Tchou hi (1130-1200) qui réussit une synthèse des enseignements du Confucianisme, du Bouddhisme et du Taoïsme, synthèse qui restera le fondement de l'Empire jusqu'au début de notre siècle. En Inde, Râmânuja (v. 1050-1137) développe, par ses commentaires sur le *Védânta*, une doctrine de l'amour de Dieu (*bakti*) qui ne manque pas d'affinités avec la voie de saint Bernard ; c'est à cette époque que l'Islam s'implante définitivement dans cette région grâce à Muhammad de Ghor qui fonde le sultanat de Delhi en 1193²⁰ ; déjà, depuis le début du siècle, le Bouddhisme a disparu du pays pour s'installer en revanche à demeure au Tibet : la grande figure en est alors le célèbre maître Milarepa (1040-1123). Plus à l'ouest, le Judaïsme produit un des grands écrits de la Qabbale, le *Sepher ha-bahir*, qui annonce le *Zohar* au

20. La *Tariqah Šišī* fondée par Mu'in ad-Dīn Shīshī (m. 1236) est devenue l'un des Ordres les plus répandus en Inde.

siècle suivant. Pour ce qui est du monde islamique, on voit des changements notoires intervenir dans la plupart des domaines : ils sont suffisamment connus pour que nous soyons dispensés d'en traiter ici et de citer les noms, trop nombreux, de tous ceux qui contribuèrent à son essor en influençant alors profondément la pensée médiévale. Nous ferons cependant une exception pour un personnage ayant bien des similitudes avec saint Bernard.

- II -

DEUX CONTEMPLATIFS AU CŒUR
DES MILICES CÉLESTES

Sans insister sur la genèse des ordres initiatiques au cours de cette période sous l'impulsion de maîtres fondateurs de renom, nous accorderons tout de même une attention toute particulière au cheikh qui est à l'origine des confréries, 'Abd al-Qâdir al-Jîlânî. Cet illustre saint de Bagdad offre avec celui de Bourgogne bien des points de comparaison, tant spirituellement que fonctionnellement. Remarquons tout d'abord qu'ils furent de vrais contemporains puisque la vie de saint Bernard (1090-1153) se déroule entièrement durant celle de Jîlânî (1077-1166)¹. Toutefois, ce qui les unit fondamentalement, c'est leur commune position suprême dans la hiérarchie fonctionnelle de la sainteté. Nous savons, par Dante, ce qu'il en est du premier ; quant au second, c'est son titre unanimement attesté de *Qutb* par excellence qui révèle sa station polaire. Cette position explique les nombreux parallèles qu'on peut établir entre eux. En premier lieu, on retiendra d'eux l'influence décisive qu'ils exercèrent dans les deux domaines spirituel et temporel. Il semble bien qu'au plus haut niveau on ait voulu remédier, en ce temps-là, à un affaiblissement de tendance générale au moyen d'une certaine "codification" de la doctrine et de la méthode, afin de fixer certaines bornes et de prévenir des déviations pressenties. 'Abd al-Qâdir al-Jîlânî qui fut, avec sa *Tariqah*, un instrument privilégié de cette réadaptation en Orient, a ainsi son pendant en

1. En dates hégiriennes sa vie commencée en 470 ou 471 s'achève en 561. Sa mort est donc précédée de justesse par la naissance d'Ibn 'Arabî en 560 (sur une signification de ces deux dates, cf. *Science sacrée*, janv.-août 2001, p. 75). Concernant un lien unissant ces deux Muhyî-d-Dîn, littéralement "Vivificateur de la Religion", on raconte : « Le Shaykh 'Alî 'Arabî d'Espagne n'avait pas d'enfants. Sur le conseil d'un saint *majdûb*, il alla consulter notre Seigneur, le Secours suprême, qui lui répondit qu'il n'était pas destiné à avoir d'enfant. Le Shaykh alléguait alors que si un fils lui avait été destiné, il ne serait pas venu voir Sa Sainteté. 'Abd al-Qâdir lui dit : "Très bien. Il me reste un fils dans ma destinée, je te le donne : frotte ton dos contre le mien. Lorsque ce fils naîtra, appelle-le Muhyî-d-Dîn ; il sera le Pôle de son temps et sa renommée sera très grande dans le monde !" » (S.A. Salik, *The Saint of Jilan*, Lahore, p. 107).

Occident chez celui qui, assurant définitivement l'expansion du nouvel Ordre Cistercien, donna du même coup une impulsion salutaire au monachisme européen tout en préservant l'unité chrétienne.

Ce qui les caractérise encore, soit directement, soit par l'intermédiaire de leur lignée spirituelle, c'est le lien qui les unit à l'ordre de la chevalerie : à un degré ou à un autre ils s'y trouvent en effet tous deux impliqués, qu'il s'agisse de la *Futuwwah*² côté islamique ou de l'Ordre du Temple côté chrétien. On sait qu'un rôle eschatologique est d'ailleurs dévolu à Jilânî en tant que chef des milices célestes, ce qui témoigne d'une pérennité de sa fonction³. Cette relation avec une sainte milice l'unit un peu plus encore à saint Bernard dont on connaît l'implication dans la constitution de l'Ordre du Temple : il en inspira au moins la *Règle*, s'il ne la rédigea pas, et composa par la suite le complément doctrinal destiné à l'éclairer, *La Louange de la Nouvelle Milice*⁴. On rapporte du Pôle islamique ces paroles en forme de promesse : « Al-Husayn al-Hallâj⁵ a trébuché et il n'y

كان يقول عشر الحسين الحلاج فلم يكن في

2. On accorde à Bagdad un rôle prépondérant sur la formation de ces ordres chevaleresques (cf. *La Futuwwa, morale professionnelle ou morale mystique* de Jean-Claude Vadet, Paris, 1978). Sur cette notion, cf. aussi le *Kitâb al-Futuwwah* de Sulamî (325/932 – 412/1021). Ce traité de chevalerie spirituelle a fait l'objet d'une traduction anglaise par le Sheikh Tosun Bayrak al-Jerrahi al-Halveti, introduite par Michel Chodkiewicz : *The book of sufi chivalry*, London and The Hague, 1983. M. Faouzi Skali en a proposé une traduction et une introduction en français : *Futuwwah – Traité de chevalerie soufie*, Paris, 1989. Cf. aussi le livre nouvellement paru de Laïla Khalifa : *Ibn 'Arabî, L'ini-*

tiation à la Futuwwa, Paris, 2001.

3. Dans le cadre de cette fonction agissant en permanence, signalons qu'en cas de danger il est recommandé d'avoir recours au saint en l'appelant par son nom qui signifie, ne l'oublions pas, « le Serviteur du Tout-Puissant ».

4. La relation de la naissance de l'Ordre du Temple avec saint Bernard étant établie, il est curieux de constater que si la destruction de l'Ordre a pour instigateur le funeste Nogaret, le berceau de saint Bernard, qui était devenu un lieu de dévotion, fut à son tour livré à la dévastation et à la ruine à partir de 1790, et mis en inventaire par un architecte nommé lui aussi Nogaret (cf. *Le Sanctuaire de saint Bernard à Fontaine-lez-Dijon*, Dijon, 1884).

5. Al-Husayn Ibn Mansûr al-Hallâj (244/857 – 309/922) : saint de Bagdad, rattaché au type christique, versé dans la Science des Lettres

eut personne à son époque pour le prendre par la main. Moi, jusqu'au Jour de la Résurrection, tous ceux dont la monture trébuchera parmi mes compagnons, mes désireux disciples et ceux qui m'aiment, je les prendrai par la main. Voici mon cheval harnaché, ma lance brandie, mon sabre au clair et mon arc tendu ! Je te protège alors même que tu n'en as pas conscience ! »⁶. Ce descriptif fait d' 'Abd al-Qâdir un parfait chevalier du ciel, et si son activité tutélaire se poursuit toujours, elle transcende aussi toute forme de confession : on affirme en effet qu'« il protège tous ceux qui l'invoquent, qu'ils soient Chrétiens, ou Juifs, ou Musulmans »⁷. Cette prérogative est d'ailleurs conforme à la fonction de *Qutb* qui « accorde son secours providentiel non seulement aux Musulmans, mais encore aux Chrétiens et aux Juifs »⁸.

Cette notion de “secours” est contenue dans le nom *al-Rawṭ* qui sert à désigner le Pôle suprême en Islam, « pour le distinguer des sept *aqtâb* ou pôles secondaires et subordonnés »⁹. Ce nom *al-Rawṭ*,

زمنه من يأخذ بيده و أنا لكل من عشر مركوبه
من أصحابي و مریدی و محیی إلى يوم القيامة
أخذ بيده يا هذا فرس ملجم و رمحي منصوب و
سيفي شاهر و قوسي موتر أحفظك و أنت
غافل.

dont il fixa la terminologie technique. D'après 'Abd al-Qâdir, on n'aurait pas laissé à ce saint supplicié le temps de dépasser l'état d'Union divine et l'ivresse qui lui est inhérente (cf. M. A. Aïni, *Un grand saint de l'Islam, Abd-al-Kadir Guilâni*, pp. 60-61, Paris, 1967).

6. Cette déclaration fameuse se trouve par exemple au début d'*al-Rumiah* (Présentation, p. 3), une des œuvres principales de Jilânî.

7. Colonel C. Trumelet, *Saints de l'Islam*, p. 300 (Paris, 1881).

8. Michel Vâlsan, « Les derniers Hauts Grades de l'Écossisme », *E.T.*, juil.-août 1953, note 2, p. 225.

9. *Symboles fondamentaux*, chap. 15. Voici quelques définitions de cette fonction :

الغوث هو واحد الزمان بعينه إلا انه اذا كان الوقت يعطى الالتجاء الى عنايته

« *Al-Rawṭ* : c'est celui qui est en soi "l'Unique du Temps" mais qui, lorsque l'instant l'exige, accorde un refuge providentiel » (Ibn 'Arabî,

Iṣṭilâhât al-ṣūfiyyah).

و يسمى غوثاً لكونه مغيثاً للخلق في أحوالهم

« On l'appelle *Rawṭ* du fait qu'il est “secourable” envers les créatures dans leurs états transitoires » (Qaysarî, cité dans le *Kitâb Khatm al-Awliyâ'* de Tirmidhî, p. 495, édité par O. Yahyâ).

الغوث هو القطب حين ما يلتجأ إليه و لا يسمى في غير ذلك الوقت غوثاً

« *Al-Rawṭ* : c'est le Pôle au moment où l'on fait appel à sa protection. Il n'est pas appelé par ce nom en dehors de cette circonstance » (Qâshânî, *Iṣṭilâhât al-ṣūfiyyah*, chap. 27, p. 167, repris par Jur-jânî, *al-Ta'rifât*).

10. *Le Roi du Monde*, chap. 3. A partir de la même racine *MTR*, la pluie, en hébreu comme en arabe, se dit *maṭar*.

11. *Ibid.*

12. De la même manière, il est dit de la *Shekinah*, qui est la parèdre de *Meṭatrôn*, qu'elle « possède toutes les attributions que la Kabbale donne aux intermédiaires (*Sephiroth*) » (Vulliaud, *La Kabbale juive*, Tome 1, p. 497).

13. Sûyûtî, Abrégé du *Tafsîr Tarjumân al-Qur'ân* intitulé *al-Durr al-Manjûr fî al-tafsîr al-Ma'tûr*, Tome 1, respectivement pp. 177, 175, 180. A propos de la pluie comme descente des influences célestes, cf. René Guénon, *La Grande Triade*, chap. 14, note 2 et *Symboles fondamentaux*, chap. 60.

14. Cf. *III Baruch*, 11, repris par Nicolas Sed, *La mystique cosmologique juive*, p. 281, Paris, 1981.

15. Cf. notamment la *Brihad-Aranyaka Upanishad*, première leçon, III, 1 ; sur « la grande bataille entre les Anges et les Titans », on se reportera à A.K. Coomaraswamy, « Anges et Titans » et « La face obscure de l'Aurore » dans *La doctrine du sacrifice*, Paris, 1978.

[ميكائيل] على النبات و القطر

فإن ميكائيل صاحب كل رحمة و كل غيث

و أما ميكائيل فصاحب كل قطرة تسقط و كل ورقة تنبت و كل ورقة تسقط

pouvant se rattacher à l'idée de pluie, *rayt*, correspond bien au “Pôle céleste” de la Kabbale hébraïque *Meṭatrôn* dont l'une des étymologies possibles les plus intéressantes « est celle qui le fait dériver du chaldaïque *Mitra*, qui signifie “pluie” »¹⁰. Rappelons que « *Metatron* n'a pas que l'aspect de clémence, il a aussi celui de justice ; il n'est pas seulement le “Grand Prêtre” (*Kohen ha-gadol*), mais aussi le “Grand Prince” (*Sâr ha-gadol*) et le “chef des milices célestes”, c'est-à-dire qu'en lui est le principe du pouvoir royal, aussi bien que du pouvoir sacerdotal »¹¹.

Il convient d'ajouter que, *Meṭatrôn* a deux faces, l'une lumineuse et l'autre ténébreuse, et qu'il n'a pas toujours une localisation fixe : il occupe en réalité toutes les positions possibles situées, d'un pôle à l'autre, sur l'“Axe du Monde”¹². Dans cette perspective, la première de ses faces est représentée par son aspect éminent *Mikaël* qui manifeste ainsi la polarité proprement céleste dont il a été question plus haut. A l'appui de cette identification, les commentateurs arabes disent que cet Ange est préposé « aux plantes et à la pluie (*qaṭr*) », que les juifs le considèrent comme détenteur « de toute miséricorde et de toute pluie (*rayt*) » et qu'il est « celui qui a pouvoir sur chaque goutte qui tombe et sur chaque feuille qui pousse ou qui tombe »¹³. De plus, il est le “commandant des anges”¹⁴, aussi a-t-on recours à lui lors des batailles, les conflits terrestres traduisant en réalité ceux qui opposent les *Dêvas* aux *Asuras* depuis l'origine des temps dans le domaine cosmique, comme le rapportent certaines traditions védiques¹⁵. C'est d'ailleurs ce qui donne aux faits historiques une valeur symbolique, car ils peuvent « être considérés comme représentatifs, selon leur

mode, de réalités d'un ordre supérieur »¹⁶.

La seconde face de *Meṭatrôn* est représentée, quant à elle, par son aspect inférieur *Samaël* qui est appelé, comme *Meṭatrôn* lui-même, *Sâr ha-’ôlam*, le « Prince du Monde », et qui manifeste de la sorte le pôle opposé¹⁷. A ce propos, la fonction polaire de l'archange saint Michel est indiquée en Islam par le nombre 111 de son nom traditionnel transcrit *Mikâ'il*¹⁸, tandis que celle de son reflet inverse, représenté par le Dragon qu'il terrasse dans la célèbre scène apocalyptique¹⁹, l'est par l'équivalent arabe du nom l'« Adversaire ». Cet « Adversaire » qui lui fait front sous différentes formes dans tous les passages bibliques où il est fait mention de lui, et qui lui est corrélatif, s'écrit en commençant par les lettres *ADV*, qui sont identiques à celles du mot arabe *'ADW* qui a le même sens, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le signaler²⁰. En tant qu'image inversée du « Pôle céleste », il s'affuble illusoirement d'un caractère unitaire que la valeur numérique 111 du nom *al-'Aduww*²¹, « l'Adversaire », lui confère, alors qu'en réalité sa fonction consiste à dédoubler toutes choses comme l'indique son nom de « Diable ». *Diabolos* est en effet « ce qui désunit », mot à mot « ce qui projette en dualité », de *bolos* « jet », et de *dia*, adverbe et préposition marquant l'idée de séparation ; on peut noter à cet égard la présence des mêmes radicaux dans le mot « double ». Cette fonction est inverse et complémentaire de celle de *symbolos* ou du *symbolon* que nous envisagerons plus tard. Si un hadîth enseigne : « Allâh est Impair, Il aime l'imparité »²², on voit *a contrario* que le « diable » est pair et aime dédoubler, comme en témoignent notamment ses deux cornes, ses sabots fendus et sa langue fourchue.

16. *Le Symbolisme de la Croix*, chap. 8.

17. Cf. *Ibid.*, et Nicolas Sed, *op. cit.*, chap. 6.

18. $M + \hat{i} + k + \hat{a} + \hat{i} + l$

$$= 40 + 10 + 20 + 1 + 10 + 30 = 111.$$

Pour des raisons que nous verrons une autre fois, le Coran (2, 98) le mentionne sous une variante de ce nom, *Mikâl*, qui occulte cette polarité.

19. *Apocalypse*, 12, 7-9.

20. Cf. *Science sacrée*, janv.-août 2001, « Iqra' », p. 18.

21. $A + l + ' + d + w = 1 + 30 + 70 + 4 + 6 = 111.$

Rappelons que n'entrent dans le calcul que les lettres écrites, sans qu'il soit tenu compte de la vocalisation et de la prononciation.

22. Le hadîth complet ajoute :

﴿أَوْزُوا يَا أَهْلَ الْقُرْآنِ﴾

﴿Pratiquez selon l'imparité, ô gens du Coran !﴾

Hadîth consigné dans la plupart des recueils, par exemple Ibn Mâjah, *Sunan*, Livre 5, chap. 114.

﴿إِنَّ اللَّهَ وَتَرْتِ يُحِبُّ الْوَتْرَ﴾

23. *Autorité spirituelle et Pouvoir temporel*, note, chap. 3.

24. René Guénon, « Le Démiurge », *La Gnose*, nov. 1909.

25. Coran, 35, 6. Le verbe hébraïque *šaṭan* (שָׁטַן) signifie “haïr” et “accuser”; il exprime un sens très proche du verbe *šaṭam* (שָׁטַם), “haïr, traiter en ennemi” et l’on peut se rendre compte que c’est la racine *ŠT* qui importe le plus dans le nom *Šaṭan* qui désigne à la fois l’“ennemi ou adversaire” et l’“accusateur”. En arabe aussi, on fait habituellement dériver le nom *Šayṭān* de la racine *ŠTN* qui exprime “ce qui s’interpose pour détourner” ou “ce qui lie avec une corde”. Mais le schème du mot se ramène pourtant, là encore, plus aisément à la racine *ŠYT* qui est en rapport avec le feu et dont la consonance se retrouve en français comme en anglais pour exprimer certains aspects mauvais, vils et grossiers. La désinence finale en *ān*, dont nous traiterons autre part, peut être perçue ici comme la marque du duel pour des raisons assez évidentes.

26. Cf. *Jean*, 12, 31 ; 14, 30 ; 16, 11.

Dans le passage auquel nous avons fait allusion relatant la lutte menée par l’archange Michel, le Grand Dragon rejeté par lui sur la terre est d’abord appelé le “Diable”, puis “Satan”, et ce deuxième nom dénonce, pour sa part, non plus la division mais l’acte aggravé du “renversement”. Introduisant une troisième notion connexe, René Guénon précise : « Le “luciférianisme” est le refus de reconnaissance d’une autorité supérieure ; le “satanisme” est le renversement des rapports normaux et de l’ordre hiérarchique ; et celui-ci est souvent une conséquence de celui-là, comme Lucifer est devenu Satan après sa chute »²³. Toutes ces désignations sont autant de fonctions caractéristiques de l’“Adversaire”, “Adversaire” dont la réalité « n’est en principe que la volonté de l’homme en tant qu’elle réalise la distinction du Bien et du Mal. Mais ensuite l’homme, limité en tant qu’être individuel par cette volonté qui est la sienne propre, la considère comme quelque chose d’extérieur à lui, et ainsi elle devient distincte de lui ; bien plus, comme elle s’oppose aux efforts qu’il fait pour sortir du domaine où il s’est lui-même enfermé, il la regarde comme une puissance hostile, et il l’appelle *Shathan* ou l’Adversaire »²⁴. Un verset coranique relie ces deux dénominations en enjoignant : « En vérité, Satan est pour vous un adversaire, aussi prenez-le comme adversaire »²⁵.

Le domaine du Bien et du Mal qui emprisonne l’homme individuel est appelé l’“Empire du Démiurge” ou du “Prince de ce Monde” selon l’expression johannique²⁶. Ce domaine circonscrit l’individu dans un cercle que l’on peut qualifier de “vicieux”, pour reprendre des termes que René Guénon utilisa en parlant des limites de la faculté ratiocinante, cercle fermé auquel on ne peut échapper

﴿ إِنَّ الشَّيْطَانَ لَكُمْ عَدُوٌّ فَاتَّخِذُوهُ عَدُوًّا ﴾

qu'après "rupture", en prenant la "tangente", comme il le suggère alors avec une pointe d'humour non dénuée de sens initiatique²⁷. Ce cercle est symbolisé lui-même par le développement numérique 360 des trois lettres *ADW* définies par l'article *al*²⁸. Nous verrons par la suite quels sont les moyens permettant d'échapper à cet "Empire".

La valeur polaire 111 de *al-'Aduww* peut s'appliquer à Dieu Lui-même, puisqu'Il déclare dans le seul verset du Coran où est mentionné l'archange Michel : « Quiconque est adversaire d'Allâh, de Ses anges, de Ses envoyés, de Gabriel et de Michel, [Allâh est son Adversaire] car certes Allâh est Adversaire de "ceux qui voilent" [et qui sont eux-même voilés] »²⁹. Nous devons indiquer que le nom Michel est transcrit coraniquement *Mikâl*, et non pas *Mikâ'il* comme c'est l'usage dans les hadîth-s ou chez les

27. Document privé (voir ci-dessous). A propos d'une "sortie" par la tangente, cf. le 3^{ème} paragraphe du chap. 38 des *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*.

28. $A + l + ' + d + w$

$= 111 + 71 + 130 + 35 + 13 = 360.$

29. Coran, 2, 98. Dans le même esprit, Dieu affirme : « Celui qui se pose en adversaire de Mon ami, Je lui ai d'ores et déjà déclaré la guerre »

﴿ من عادى لي وليا فقد آذنته بالحرب ﴾

Hadîth *qudsî*, recensé par Bukhârî (cf. Ibn 'Arabî, *La Niche des Lumières*, p. 122, Paris, 1983).

﴿ مَنْ كَانَ عَدُوًّا لِلَّهِ وَ مَلَائِكَتِهِ وَ رُسُلِهِ وَ

جِبْرِيلَ وَ مِيكَالَ فَإِنَّ اللَّهَ عَدُوٌّ لِلْكَافِرِينَ ﴾

Un cercle vicieux.

— En sortir? pas moyen! vous savez bien qu'un cercle est une courbe fermée.

— C'est égal, moi, si j'étais à votre place, je m'échapperais par la tangente!

Texte de René Guénon intitulé « Un cercle vicieux » : nous reprenons le titre et les dernières lignes.

auteurs arabes, et que cette orthographe s'accorde avec celle du texte biblique de *Daniel*. En hébreu, Mikael peut être décomposé en *Mi-ka-El*, et signifie alors littéralement « Qui comme Dieu ? ». Pour ce qui est de l'arabe, l'exégète par excellence Ibn 'Abbâs considère que ce nom est formé de *Mikâ*, voulant dire 'Abd « serviteur », et de *il* désignant Dieu ³⁰. Mais il fait de ce nom un équivalent, non pas de 'Abd-Allâh, auquel on aurait pu s'attendre – nom que l'on applique toujours au Pôle dans la tradition islamique – mais de sa variante 'Ubayd-Allâh ³¹. Cette manière d'occulter la polarité confirme celle que nous venons d'observer à propos de l'orthographe de *Mikâl* dans les textes sacrés, graphie qui modifie de la sorte sa valeur numérique.

Ces quelques justifications documentaires apportées aux données guénoniennes s'avéreront utiles quand nous aurons à reparler des rapports existants entre certains aspects de la fonction de *Meṭaṭrôn* et le Nom divin *Ṣaddai*. René Guénon a tenu à souligner leur identité numérique, 314 ³², et nous aurons donc à les envisager, dès que possible, en connexion avec leurs équivalents islamiques. Nous verrons alors en particulier comment interpréter la valeur développée de Muhammad, qui est elle aussi de 314, comme l'a communiqué l'auteur dans sa correspondance ³³, et de quels Noms divins le Prophète est plus spécialement le Représentant universel dans ce cas.

Pour en revenir maintenant à la fonction d' 'Abd al-Qâdir, nous ajouterons que *rawī* étant le « cri de détresse par lequel on appelle au secours » ³⁴, c'est indifféremment l'invocation de son nom ou de son titre qui constitue le meilleur appel au secours. C'est l'occasion de rappeler que saint Bernard s'a-

30. Il est dit de *Meṭaṭrôn* lui-même qu'« il est le serviteur de Dieu » (*La Kabbale juive*, Tome 1, p. 498).

31. Cf. Qurtubî, *Al-jâmi' li-ahkâm al-Qur'ân*, Vol. 2, p. 38.

32. Cf. *Le Roi du Monde*, chap. 3.

$$M + t + t + r + ô + n$$

$$= 40 + 9 + 9 + 200 + 6 + 50 = 314.$$

$$\mathring{S} + d + i = 300 + 4 + 10 = 314.$$

33. Cf. Jean Tourniac, *Les tracés de lumière*, p. 60, Paris, 1976.

$$Mim + hâ' + mîm + mîm + dâl$$

$$= 90 + 9 + 90 + 90 + 35 = 314.$$

34. Kazimirski, *Dictionnaire Arabe-Français*, Tome 2, page 514. « Au secours ! » se dit *Wâ-rawîâ-hu*.

dresse de manière tout aussi secourable, et dans des termes guerriers qui évoquent ceux de Jîlânî, « à Hugues, chevalier du Christ et Maître de la chevalerie du Christ [...] : tu m’as demandé, parce qu’on ne m’autorise pas la lance, que je brandisse ma plume, en affirmant que je vous serais un *réel secours* si je vous vivifiais par des écrits, à défaut de le faire par les armes »³⁵.

Les conditions spécifiques aux deux institutions respectives de l’Islam et du Christianisme expliquent la différence conceptuelle des armes employées par les deux saints patrons. Leur combat se situa toujours dans le domaine spirituel, mais ils participèrent tout de même, durant leur vie terrestre, à celui du domaine temporel par personnes interposées. Depuis lors, c’est d’en haut qu’ils assurent désormais leur assistance providentielle très efficace ; et si pour le saint oriental son “secours” permanent est, on l’a vu, explicitement affirmé, celui du saint occidental demeure tout aussi réel. Il suffit pour s’en convaincre de se remémorer, par exemple, que Louis XIV lui attribua directement une victoire remportée le 20 août 1648, date liturgique anniversaire du saint, et qu’il le déclara « protecteur de sa couronne, auteur de la victoire de Lens »³⁶. Un protecteur qui donne la victoire, perçu comme chef spirituel d’une milice céleste, a nécessairement une fonction liée à bien des égards à celle de saint Michel, le plus illustre protecteur de la France, que Charles VII, quant à lui, déclare “patron de la France” après l’intervention inspirée de Jeanne d’Arc. Dans cette perspective, il est particulièrement significatif de remarquer que la croix rouge sur fond blanc de l’étendard arboré par l’archange est la même que celle représentée sur le vêtement des Templiers.

Hugoni, militi Christi et magistro militiæ Christi [...] petisti a me [...] quia lanceam non liceret, stilum vibrarem, asserens vobis non parum *fore adiutorii*, si quos armis non possum, litteris animarem.

35. *De Laude novae Militiæ*, Prologue. Compte tenu des aspects “techniques” du vocabulaire des saints et docteurs médiévaux, il n’est guère surprenant de retrouver ici, ensemble, les fonctions de “secours” et de “vivification” de la tradition que nous évoquions dans la première note de ce chapitre à propos du Pôle.

36. *Le Sanctuaire de saint Bernard à Fontaine-lez-Dijon*, Dijon, 1884. Cf. aussi *Les Feuillants et le Monastère Royal de Fontaine-lès-Dijon*, pp. 16 et 45, Fontaine-lès-Dijon, 1998.

On peut observer à l’occasion un étonnant prolongement de la relation particulière qui unit saint Bernard à la Vierge Marie, relation que la “légende” a illustré entre autres par l’épisode devenu célèbre de la “Lactation”. Si filiation il y eut, du vivant du saint, elle se poursuivit *post mortem* dans l’exercice de protection commune de la France qui leur fut confiée. Dans un édit publié le 10 février 1638, en reconnaissance de la grossesse tant espérée accordée à Anne d’Autriche après 22 ans d’attente ponctués de prières et de pèlerinages, Louis XIII déclare « prenant la très sainte et très glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particulièrement notre personne, notre Etat, notre couronne et nos sujets ». C’est sous le nom de “Notre-Dame des Victoires” qu’il avait auparavant fondé une église pour elle en 1629, lui rendant ainsi grâce de ses nombreux succès militaires. Le royal fils attendu qui reçut au baptême le nom de Louis-Dieudonné, et qui devint Louis XIV dit le Grand, place à son tour sa couronne sous l’égide du fils spirituel de la Vierge.

Καὶ εἶδον καὶ ἰδοὺ ἵππος λευκός καὶ ὁ καθήμενος ἐπ’ αὐτὸν ἔχων τόξον [...] καὶ ἐξῆλθεν ἄλλος ἵππος πυρρός καὶ τῷ καθιμένῳ ἐπ’ αὐτὸν [...] ἐδόθη αὐτῷ μάχαιρα μεγάλη [...] καὶ εἶδον καὶ ἰδοὺ ἵππος μέλας καὶ ὁ καθήμενος ἐπ’ αὐτὸν ἔχων ζυγὸν ἐν τῇ χειρὶ αὐτοῦ.

37. *Apocalypse*, 6, 2-5.

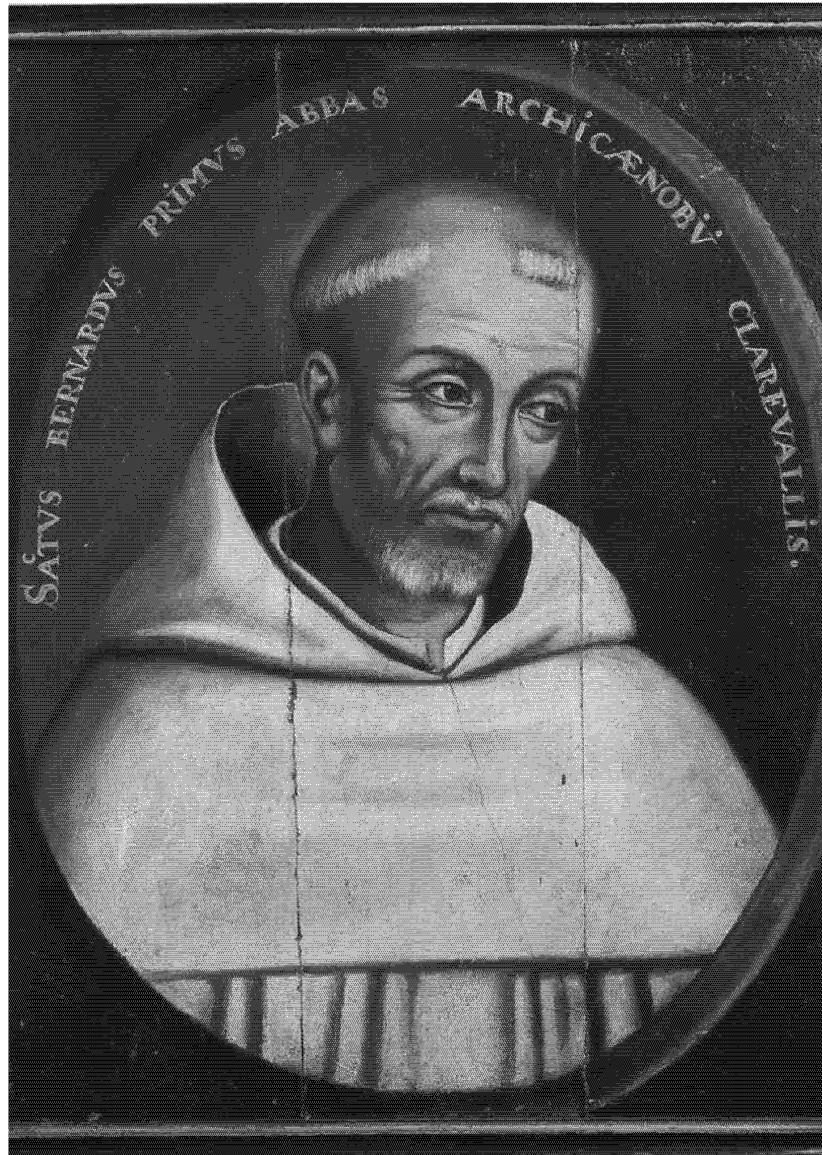
38. Remarquons que la Saint-Michel se fête le 29 septembre dans le signe de la Balance, et que l’Archange, dont l’épée est parfois substituée à la lance, est le patron des balanciers et des escrimeurs.

Une anagramme coranique de *Mikâl* est *Mikyâl*, désignant une mesure ; ce mot est justement cité en corrélation avec *al-Mizân*, la Balance (cf. Coran, 11, 84 et 85). Ce sont donc en réalité “les poids et mesures” qui sont confiés à la garde de l’Archange. Ajoutons à cela que les “mesures” ont un pluriel en *Makâyîl*, et que ce mot est un équivalent graphique du nom angélique dans les hadîth-s. Comme nous l’avons dit précédemment, son nombre est alors 111 et son symbolisme axial rappelle celui de la lance qui traverse les mondes en en donnant la mesure. C’est cette mesure qui permet d’ordonner l’univers et de le constituer comme “cosmos”. Elle est désignée en grec par μέτρον (*métron*) dont les lettres radicales, dans un système phonétique qui ne distingue plus le *thêta* du *tau*, font songer à celles qui forment le Nom *Metatrôn*. Des procédés

Que ce soit par le fer symbolique ou par quelque autre instrument du Verbe, leur activité céleste, si l’on en juge d’après le descriptif de Jilânî concernant ses attributs martiaux, est à rapprocher de la vision de saint Jean où sont énumérés, mais de manière séparée, ces mêmes attributs ou leurs substituts : « Et je vis : c’était un cheval blanc. Celui qui le montait avait un arc [...] Alors surgit un autre cheval rouge feu. A celui qui le montait [...] fut donnée une grande épée [...] Et je vis : c’était un cheval noir. Celui qui le montait avait une balance en main »³⁷. Si les deux premières armes symboliques coïncident avec celles détenues par le Pôle islamique, le troisième objet, ζυγὸν (*zugôn*), qui désigne techniquement le fléau d’une balance, semble n’avoir aucun rapport avec l’arme restante qui est la lance. Cependant, et la curieuse parenté assonantique des deux mots en français peut le faire pressentir, il existe des rapports réels entre la lance et la balance. Saint Michel, d’ailleurs, est parfois muni de ces deux symboles, judiciaire et militaire, qu’il réunit comme pour former une croix³⁸. Contentons-nous ici, pour

semblables au *Nirukta* hindou sont partout attestés chez les savants traditionnels des différents peuples, qui entendent ainsi la signification de certains mots d’origine inconnue à partir des termes de leur idiome respectif composés des mêmes phonèmes. De la sorte ne s’étonnera-t-on pas de voir interprété *Metatrôn* en utilisant le latin *Metator* qui désigne “celui qui mesure”, ou par le grec μεταθρόνος (*Metathrônōs*), “au-delà” ou “auprès du Trône”.

Signalons encore à titre de curiosité que la lance et l’enseigne étaient désignées anciennement par le terme “draco”. On constate alors que le Dragon, qui donne son nom à la constellation polaire, se trouve terrassé et renvoyé au pôle inverse au moyen d’un “draco”. (Sur cette signification de “draco”, cf. Anne Lombard-Jourdan, *Fleur de lis et Oriflamme*, pp. 135-137, Paris, 1991).



Saint Bernard
(bois peint du XVI^{ème} siècle)



Le Christ sur le cheval blanc de l'Apocalypse.
Peinture murale de la crypte de la cathédrale d'Auxerre
(fin XI^{ème} – début XII^{ème})

ne pas trop nous éloigner du sujet, de signaler que c'est la référence au symbole du pôle qui permettrait de le vérifier, car les rapports entre la lance et la balance sont analogues à ceux qui existent dans le symbolisme des lettres arabes – symbolisme lié directement à l'œuvre du Verbe – entre l'*alif* polaire ʾ et son substitut le *bâ* ب qui les représentent hiéroglyphiquement³⁹.

D'une manière générale, l'action salvatrice de nos deux saints médiévaux s'inscrit et se fond dans l'ordre d'une Chevalerie universelle dirigée à la fin du cycle par la figure messianique elle-même ou, en attendant, par celle d'un de ses représentants. En Inde, c'est Kalki, le dixième *avatâra* de Vishnu et donc la dernière manifestation du *Logos*, qui doit rétablir finalement l'Age d'Or. Avec son armée, ce "destructeur de l'Age Sombre" apparaît monté sur un cheval blanc⁴⁰, une épée étincelante en main, portant arc et flèches et œuvrant « à la rédemption des maux et des souffrances du monde »⁴¹. On nous précise en outre qu'il porte « un vêtement rougeâtre » et que son règne, comme celui du Christ, doit durer « mille ans »⁴².

Cette description eschatologique, parce qu'elle a un caractère universel, ne pouvait pas manquer d'être rapprochée de celle, toujours très chevaleresque, de la vision de saint Jean : « Alors je vis le ciel ouvert : et voici un cheval blanc, celui qui le monte se nomme Fidèle et Véridique. Dans la justice il juge et il combat [...] il est revêtu d'un manteau trempé de sang, et le nom par lequel on l'appelle est : le Verbe de Dieu. Les armées du ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues d'un fin lin blanc pur. De sa bouche sort un glaive acéré pour en frapper les nations... »⁴³.

39. Ces deux premières lettres de l'alphabet arabe, correspondant au A et au B gréco-latins, peuvent être considérées comme une "signature" du pôle (cf. *Symboles fondamentaux*, chap. 15).

40. Le cheval blanc est parfois identifié à Kalki lui-même, et « les artistes hindous nous montrent, tantôt Kalki à côté de son cheval, tantôt le cheval seul. Certains écrivains savants ou voyageurs ont même rapporté que dans son dixième *avatâra*, Vishnu devait s'incarner sous la figure d'un cheval » (*Le Kalki purâna*, Arché, Milano, 1982, étude d'A. Préau, p. 195).

41. *Ibid.*, 9, 2. Cf. aussi 1, 24 ; 9, 1 ; 14, 9.

42. *Ibid.*, p. 196.

43. *Apocalypse*, 19, 11-15.

Καὶ εἶδον τὸν οὐρανὸν ἠνεωγμένον καὶ ἰδοὺ ἵππος λευκός καὶ ὁ καθήμενος ἐπ' αὐτὸν [καλούμενος] πιστὸς καὶ ἀληθινός [...] καὶ περιβεβλημένος πιάτιον βεβαμμένον αἵματι καὶ κέκληται τὸ ὄνομα αὐτοῦ ὁ λόγος τοῦ θεοῦ. Καὶ τὰ στρατεύματα [τὰ] ἐν τῷ οὐρανῷ ἠκολούθησαν αὐτῷ ἐφ' ἵπποις λευκοῖς ἐνδεδυμένοι βύσσινον λευκὸν καθαρὸν. Καὶ ἐκ τοῦ στόματος αὐτοῦ ἐκπορεύεται ῥομφαία ὀξεῖα ἵνα ἐν αὐτῇ πατάξῃ τὰ ἔθνη.

καὶ ἔχων ἐν τῇ δεξιᾷ χειρὶ αὐτοῦ ἀστέρας ἑπτὰ
καὶ ἐκ τοῦ στόματος αὐτοῦ ῥομφαία δίστομος
ὄξεια ἐκπορευομένη

44. *Ibid.*, 1, 16.

45. Cf. *Symboles fondamentaux*, note du chap. 27.

46. *Ibid.*, chap. 12. Cf. également *Le Roi du Monde*, chap. 10 où il est précisé que « la Grande Ourse aurait même été appelée “Balance de jade” ». Cf. encore « Place de la tradition atlantéenne dans le *Manvantara* », *Voile d'Isis*, août-sept. 1931, repris dans *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*.

47. *Autorité spirituelle et Pouvoir temporel*, chap. 2.

48. Βασιλεὺς βασιλέων καὶ κύριος κυρίων (*Apocalypse*, 19, 16).

49. Le manteau rouge qui est décrit « trempé de sang », et donc rouge, est celui de la fonction externe et royale : il correspond à l'appellation « Roi des rois ». Quant à la cuisse, René Guénon en a donné la signification en rattachant son nom grec *méros* « au nom du *Mêru*, la “montagne polaire”, auquel il est presque identique phonétiquement » (*Le Roi du Monde*, note chap. 6). Il précise encore que chez les anciens Egyptiens, la constellation polaire de la Grande Ourse « était appelée la constellation de la Cuisse » (*Ibid.*, note chap. 10). C'est donc à elle que s'applique le titre « Seigneur des seigneurs ».

Auparavant, dans une autre scène, il est déjà dit : « il avait dans sa main droite sept étoiles et de sa bouche sortait une épée à deux tranchants acérés »⁴⁴. René Guénon nous renseigne sur la nature de ces sept étoiles en les assimilant à la Grande Ourse et par conséquent à la Balance originelle⁴⁵. En effet, « la Balance céleste ne fut pas toujours zodiacale, mais elle fut d'abord polaire, ce nom ayant été appliqué primitivement soit à la Grande Ourse, soit à l'ensemble de la Grande Ourse et de la Petite Ourse »⁴⁶. Ce n'est évidemment pas sans raisons que la balance et l'épée, symboles des deux fonctions du pouvoir royal, « administrative et judiciaire d'une part, militaire de l'autre »⁴⁷, sont susceptibles toutes deux d'être transposées, en tant que symboles polaires, dans l'ordre sacerdotal. Cette particularité d'ambivalence symbolique en fait l'apanage naturel de celui qui est investi de l'Autorité suprême, source commune de l'autorité spirituelle et du pouvoir temporel. C'est une fonction proprement divine qui ne peut être incarnée justement que par l'*avatâra* de *Vishnu*, par le Christ de la Parousie ou par tout autre manifestation analogue. Elle est d'ailleurs souvent définie, non pas en tant que telle, mais par la conjonction des deux fonctions qui en découlent. Ainsi n'est-ce pas sous une forme telle que « Dieu des dieux », inappropriée dans le cadre d'une formulation monothéiste, mais sous celle composée des deux titres « Roi des rois et Seigneur des seigneurs »⁴⁸ qu'est inscrit sur le manteau et sur la cuisse⁴⁹ du cavalier messianique de l'*Apocalypse* son nom. Cette absence d'une désignation plus directe de la Fonction suprême, et donc divine, dans le *Nouveau Testament* permet sans doute de comprendre pourquoi saint Bernard n'en est pas ouvertement dépositaire, alors qu'il semble devoir

être reconnu dans ce véritable rôle par le Chef même de la hiérarchie ecclésiastique. N'est-ce pas en effet ce qu'il sous-entend au Pape qui fut son disciple – ce fait, apparemment passé, n'étant pas insignifiant⁵⁰ – pour justifier son exhortation à la croisade, malgré les revers subits par les troupes chrétiennes : « Mais, peut-être ceux-ci [les détracteurs] disent-ils : d'où saurons-nous que le discours procède [bien] du Seigneur ? Quels miracles donnes-tu pour que nous croyions en toi ? Il ne m'appartient pas d'y répondre, il faut respecter ma retenue. Toi, réponds à ma place et pour toi-même, d'après ce tu as entendu et vu, ou, plutôt, d'après ce que Dieu t'aura inspiré [...] Ma gloire, c'est de devenir le frère du Christ dont voici la parole : “Les injures de ceux qui t'ont outragé sont retombées sur moi” »⁵¹.

(à suivre)

MUHAMMAD VÂLSAN

50. Doit-on voir comme un rappel à l'ordre quand saint Bernard lui dit : « Qui est l'homme du rang le plus élevé ? Celui à qui il ne peut être ajouté ; tu te trompes gravement si tu penses être celui-ci. » « Quis summus ? Cui addi non possit. Graviter erras si te illum existimes » (*De Consideratione*, Livre 2, chap. 7).

51. *Ibid.*, chap. 1, se référant à *Psalm.*, 68, 10.

*Sed dicunt forsitan isti : unde scimus quod a Domino sermo egressus sit ? Quæ signa tu facis, ut credamus tibi ? Non est quod ad ista ipse respondeam ; parcendum verecundiæ meæ. Responde tu pro me et pro te ipso, secundum ea quæ audisti, et vidisti ; aut certe secundum quod tibi inspiraverit Deus [...] Gloria mihi est, consortem fieri Christi, cujus illa vox est : *Opprobria exprobrantium Tibi ceciderunt super me.**